

Han et des Thang, en champions officiels de la Chine dans l'ouest. L'Asie devait appartenir, évidemment, au premier Turc qui aurait l'audace de se faire reconnaître, par toutes les nations, pour le véritable et authentique *Ili Khan*, « Illustre Empereur » — pour l'Empereur légitime de la Chine.

LIVRE III

LES MONGOLS

Pendant que les Turcs chinoisés, Kara-Khitai et Oïgour, se partageaient l'Asie avec les Turcs iranisés, Kankli et Kalatch, les Niu-Tchi s'affermirent en Chine. C'étaient les gens qui habitaient entre le fleuve Amour et son affluent le Songari à l'ouest, la mer à l'est, la Corée et les Marches du Liao vers le sud. *Niu-Tchi* est le nom chinois que les Turcs et les Mongols reproduisent par *Djoutchi*, *Djourdji*, *Tchortcha*. Les Niu-Tchi appelaient leur nation, suivant leurs dialectes, *Aïsin*, *Aïjin*, « d'or » ou « dorée »; les Chinois traduisirent ce titre par *Kin*, les Mongols et les Turcs par *Altun*, qui signifie la même chose, lorsque les Niu-Tchi nommèrent leur empire en Chine : *Aïsin Gouroun*, « l'enceinte dorée »¹. En 1120, le roi des Tchortcha força les défilés qui conduisent en Pé-tché-li, et s'empara de la capitale des Liao qui s'appelait alors Yen et qui s'appelle aujourd'hui Pékin; en 1153, son successeur y établit sa cour dorée

1. Nom repris plus tard par la dynastie mongole du Decht-i-Kiptchak et de Russie; nous en avons fait « la Horde d'or ». Il faut prendre « enceinte » dans le sens de « palais, quartier impérial ».

impériale. Il était maître de la Chine jusqu'au Yang-tseu-Kiang. Au sud régnait la dynastie des Song; d'abord, en vrais Chinois, ils avaient aidé les Kin, dans l'espoir que Niu-Tchi et Kara-Khitai s'entre-dévoreraient, et qu'eux, Chinois, profitant de ces guerres entre barbares, mettraient le holà, quand les gens du Nord seraient assez affaiblis, et reconquerraient leur domaine jusqu'à la Grande Muraille. L'empereur turc Ye-Lu-Ta-Chi prit si galamment son parti après les premières défaites, qu'ayant planté là son académie chinoise, pour se faire Cosaque en Turkestan, il laissa les Song et les Kin se débrouiller entre eux. D'abord, on se battit un peu, pour la forme, puis on s'entendit, on fit une cote mal taillée; une partie des bandes turques restées dans les garnisons passa au service des Kin, une autre à celui des Song; les empereurs d'or demeurèrent à Pékin, régnant sur le Pé-tché-li, les deux Chan ¹, le Honan et le nord du Chen-Si, les Song à Li-Ngan, qu'on appelle aussi Hang-tchéou, régnant sur la Chine du Sud; les rivières Hoai et Han formaient la limite entre les deux empires. Le premier soin des Song fut de rechercher une alliance parmi les nations turques du Nord, pour se garantir contre les empiétements de ces Niu-Tchi avec lesquels ils venaient de s'entendre, et pour se défaire de ces barbares qui les avaient débarrassés des Turcs Liao, et se substituaient à eux, voisins encore plus rogués et plus insolents. Les Song cherchèrent donc dans le Nord, le plus loin possible, des épées à leur discrétion, contre les Kin et contre les Khitai; des épées, on en trouvait, là-haut, parmi ces princes faméliques, vivant des ressources aléatoires que leur rapportaient la chasse, la guerre, les traités de protection avec les guildes marchandes et les bonnes villes, sans parler du maigre revenu de leur

1. Chan *si* ou occidental; Chan *toung* ou oriental.

cheptel. Le premier qui s'offrit fut un chef de Turcs Kérait; il avait du bien dans le Nord, sur la moyenne Kéroulène, du côté du lac Bouyouur, des terres cultivées, des casaux; il s'adjoignit un camarade, un frère par adoption, de lignée turque par les femmes; l'associé s'appelait *Yésougueï*, et portait le surnom guerrier de *Bagator*, « le hardi, le vaillant ». Une dizaine d'années après l'alliance, en 1162, ce Yésougueï eut un fils qu'il nomma *Témoudjine*, et qui se nomma lui-même, quarante ans après, *Soutou Bogdo Daïming Tchinghiz Khaghan*; c'est notre Gengiskhan.

La famille de Yésougueï était de grande considération parmi toutes les nations vivotant, assez misérablement, au nord des Marches chinoises, entre le Songari et l'Irtyche. On appelait ses ascendants les *Bordjiguène*, « les yeux pers » ¹. La légende mongole bouddhiste leur donne une origine miraculeuse : *Dobo Merguène* épouse la vierge *Alang Goa*, conçue dans la pureté, ou, comme nous dirions, sans péché, par *Baragodjine Goa*; il en a deux fils, et meurt. En état de veuvage, *Alang Goa* est visitée par une apparition surnaturelle, puis à la suite de ce miracle, conçoit et met au monde trois fils qu'on appelle *Bougou Khataki*, *Bougou Saldjigho* et *Boudantsar Mong Khan*; les Bordjiguène sont de la lignée de ce dernier. Abou'l Ghazi, Khan de Khiva, descendant de Gengiskhan, raconte la même légende dans son « arbre généalogique des Turcs et des Mongols », compilé sur des documents musulmans ² : « On donna le nom de *Niroun* — origine pure — à toute la lignée de ces trois frères, parce que, d'après la croyance des Mongols, ils étaient nés de la lumière. » En turc et en mongol, *Al* signifie « vermillon » et au figuré, « brillant, noble ». Dans la légende turke-ougoure

1. « Bleu foncé, avec le pourtour de la prune d'un noir tirant sur le rouge », traduit Aboulghazi (p. 72). On pourrait traduire « les yeux fauves ».

2. Le livre d'Aboulghazi est de 1663; voir plus haut, p. 174.

de Kachgar, qui raconte la vie et les miracles de saint Satik Boghra Khan, « le premier qui fut musulman parmi les Turcs ¹ », la princesse Ala-Nour ², « feu la noble dame.... dont l'histoire est pareille à celle de Marie la Bénie », est visitée par l'ange Gabriel, sous forme d'un rayon de lumière, et conçoit, sans péché, un fils qui s'appelle le « Lion », après quoi elle se marie, et met au monde trois fils, Mehemed le Lion, Yousouf le Lion, et le Lion Rouge, roi et empereur. Dans l'ancienne histoire chinoise écrite un an après l'expulsion des Mongols ³, le miracle est raconté d'une manière différente, mais l'endroit où il survient est précisé; il se passe entre les rivières *Toula* et *Selenga*, en terre sainte, où l'on montre encore aujourd'hui la forge de Gengiskhan ⁴, près de Karakoroum, au pays de ces anciens rois turcs qui correspondaient, au vi^e siècle, avec l'empereur romain de Byzance, au pays où les nations turques se réunissaient, en pèlerinage, sur deux montagnes, dont l'une s'appelait « Montagne de la Face divine ⁵ » et l'autre « Montagne de l'Épouse ⁶ ». La Montagne de l'épouse est à côté de *Ho-lin*, qui est le nom chinois de Karakoroum. Tout près encore est une autre montagne, celle du « Bonheur ⁷ » ou de la « Puissance »; tant qu'elle restera là, les gens de Karakoroum seront tout-puissants; les Chinois imaginent de l'émietter, en la calcinant et en y ver-

1. Voir plus haut, p. 174.

2. Nour signifie « lumière » en arabe; c'est un redoublement.

3. Le *Yüan Shi*, 1369. (Bretschneider, *Notices of the mediæval Geography of Central Asia*, p. 420.)

4. Voir plus haut, p. 21.

5. Le chinois, et M. Bretschneider, d'après lui, traduisent « de la raison céleste ». Le texte chinois, ramené au turc, donne « face, visage » et non « raison ».

6. Le texte chinois représente les deux mots turcs par *Bie-li-Bol-Da*, dont le commencement est inintelligible, et dont la fin donne, à peu près, « *Bouldak* ». Le Tchinghiz Khan est né à un endroit orthographié par les Turcs « *Dieloun-Bouldak* » et par les Mongols, « *Deligoun-Bouldak* ».

7. La transcription chinoise donne bien le turc *Koutlouk-Dagh*, « la montagne fortunée, la montagne du pouvoir ».

sant du vinaigre; elle se brise par morceaux qu'ils emportent en Chine. Mais bien avant, quand cette montagne ou Butte de la Puissance se dressait encore près de Ho-lin, en face de la Montagne de l'Épouse, et de la Montagne de la Face divine, une nuit, dans ces lieux saints, un arbre sacré fut visité par un rayon de lumière; il conçut, et mit au monde cinq enfants, dont le plus jeune s'appelait *Bougou Khan*. Ses descendants régnèrent sur le pays appelé les Cinq-Villes, jusqu'aux frontières de Chine et de Tibet, pendant neuf cent soixante-dix ans, et leur dernier roi *Bartchouk* fit sa soumission volontaire au Tchinghiz Khan.

Telles sont les quatre légendes : les deux turques, la mongole, et la chinoise; on les trouve un peu partout avec beaucoup de variantes. Je me borne aux quatre formes typiques et essentielles. En les confrontant, et après comparaison avec d'autres documents, on arrive à reconnaître que les Bordjiguène étaient d'origine turque par les femmes; qu'ils se rattachaient, de ce côté, à une ancienne famille de la Pentapole, c'est-à-dire du pays que les Chinois appelaient Pé-lou « route ou marches du nord », où les tribus turques, sous le nom de Oïgour, « civilisés », avaient, en grande partie, renoncé à la vie nomade dès le viii^e siècle; dans ce pays, les missionnaires nestoriens avaient implanté le christianisme, répandu la connaissance de l'écriture, et fait adopter l'alphabet syriaque, à la place de l'alphabet scythique dont les Turcs se servaient auparavant. Cette famille des Bordjiguène s'attribuait une origine miraculeuse; elle était issue d'une femme dont les musulmans arrangeaient l'histoire conformément aux traditions occidentales en la comparant à la vierge Marie, dont les bouddhistes façonnaient la légende à l'indienne et à la tibétaine, d'après celle de la vierge mère du Bouddha Maïtreya; l'ancien séjour de la famille était près de la demeure royale des anciens rois turcs du viii^e siècle, et

près des sanctuaires vénérés par les tribus turques depuis un temps immémorial. Les Bordjiguène étaient reconnus ou se faisaient reconnaître par le titre de Niroun « purs, issus de la lumière », prenant le pas sur des parents, de même origine, issus de la même mère, laquelle s'appelait *Goa*, qui veut dire en turc la « Biche »¹; ils reconnaissaient, comme parents « purs », deux familles issues de la « Biche », portant toutes deux le patronymique Bougou, « le Cerf »; l'une s'appelait Khataki, l'autre, Saldjigh, à la mongole, Seldjik, Saldjouk, à la turque; le Bougou Seldjik, qui se convertit à l'islamisme vers l'an 1000 et gagna fiefs en Transoxiane, appartenait presque à coup sûr à cette dernière, de sorte que le Tchinghiz Khan, et ses descendants les Gengiskhanides, pour les nommer d'un nom familier au lecteur, étaient apparentés avec les sultans Seldjoukides qui ont bataillé contre les croisés en Syrie et en Asie; probablement, les Bougou et les Bordjiguène étaient d'origine chrétienne par les femmes. Enfin, du côté des hommes, ces Bordjiguène, accueillis, par mariage, dans une grande famille turque, étaient des Mongols, car si Bougou et Goa sont des noms purement turcs, nous voyons paraître, à côté d'eux, dès la première génération après le miracle, Boudantsar, qui porte, lui, le nom purement mongol *Mong Khan*, soit *Meung*, et plus tard *Meungke Khan*², qui signifie « divin, céleste, sacré » et nous reporte encore aux sanctuaires des montagnes saintes. La nation mongole a été formée par la confédération de tribus turques et de tribus mongoles proprement dites, apparentées et mélangées par des alliances depuis plus de trois siècles, quand la famille des Bordjiguène a commencé

1. *Maral* est, en turc, le nom générique du grand cerf de la haute Asie; le mâle s'appelle *Bougou* et la femelle *Goa*.

2. C'est la véritable orthographe et prononciation du *Mangou Khan* de Rubruquis et de Plan Carpin.

à jouer un rôle politique au XII^e siècle, donnant aux Mongols une existence autonome qu'ils n'avaient jamais possédée sous la domination turque ancienne ou oïgoure.

Lorsque, plus tard, l'empire d'Asie a été centralisé, sous l'hégémonie des nations turques et mongoles, par le grand Tchinghiz Khan, les écrivains officiels de l'empire ont fabriqué à l'empereur, pour des raisons politiques, une généalogie dans laquelle les noms des anciennes maisons turques et de la nouvelle maison mongole figuraient ensemble, par interpolation mutuelle; de sorte que les généalogies turques musulmanes et mongoles bouddhistes font également remonter les Bordjiguène — c'est-à-dire la famille régnante mongole au XI^e siècle — jusqu'à l'ancêtre légendaire des Turcs, qui est *Burté-tchino*, « le Loup gris ». Nous arrivons ainsi à cette dernière conclusion, que les tribus et les clans mongols ont fait partie intégrante des empires turcs au temps des Hioung-Nou du Sud, puis à celui des Hioung-Nou du Nord, puis à celui des Tou-Kioue (545-745), puis à celui des Oïgour orientaux, jusque vers l'an 1000, — et qu'au XI^e siècle, quand les grandes nations turques des Oïgour occidentaux, des Kankli, des Kalatch, ont, de plus en plus, porté la direction de leur activité vers l'ouest, laissant le champ libre, dans l'est, aux Turcs Kara-Khitāi, ces clans et tribus mongols ont commencé à vivre d'une vie autonome, se groupant autour des familles dites Niroun, « pures, illustres », en confédération avec les Turcs qui n'avaient pas trouvé fortune dans l'ouest. La révolution qui, au XII^e siècle, chassa les Turcs Kara-Khitāi ou Liao de la Chine, et fit passer le pouvoir aux mains des Toungouzes Niu-Tchi ou Mandchous, acheva d'affranchir les Mongols et les tribus turques, au nord de la Chine, de la domination qu'exerçaient sur eux les grandes nations turques de l'est et de l'ouest. Au XII^e siècle, les Mongols sont indépendants, dans le pays entre la Selenga et l'Orkhon, et les

Turcs Kéraïtes, Naïmanes, Karluks, autour d'eux, le sont également; bien pauvres et bien faibles à côté de leurs puissants parents de l'ouest, les Turcs Kara-Khitai, les Kankli, les Oïgour, les Kalatch, qui se partagent l'Asie depuis les Marches occidentales de Chine jusqu'à l'Indus et jusqu'à l'Euphrate; bien chétifs à côté de leurs terribles voisins de l'est et du sud, les Niu-Tchi, maîtres de la Chine jusqu'au Fleuve-Bleu, souverains conquérants du vieux pays ture de Liao et de Transbaïkal; bien isolés de leurs parents du nord, et du Grand Ouest, les Kiptchak, les tribus rompues ou Kirghiz, les tribus marronnes ou Kazak, mais désormais autonomes, libres de leurs mouvements.

Réduits à cette détresse, au milieu de tous ces gens pourvus, Turcs et Mongols se consultèrent, se réconcilièrent, s'entendirent pour demander aide et protection à la vieille mère nourricière, à la Chine. De la Chine du nord, il n'était pas question; le maître, à Pékin, c'était l'empereur de l'« enceinte dorée », le Niu-Tchi, le « Tchortcha », comme ils l'appelaient, l'ennemi héréditaire. Ils s'adressèrent au vrai Chinois, à l'empereur légitime, celui de la dynastie nationale des Song qui régnait au sud du Fleuve-Bleu. Si le Saint Empereur voulait, il n'avait qu'à parler; il était leur père et mère; eux, ses enfants, se battraient pour lui contre les hommes pervers, contre ses ennemis, contre ses esclaves rebelles; de maintenir l'ordre dans les steppes, au nord de la Grande Muraille, ils s'en chargeaient gratis, pour l'amour du Saint Empereur, leur père et mère; de mettre à sac ces méchants, ces rebelles, ces parricides tchortchas, ils s'en feraient une fête; mais ils étaient pauvres, leurs chevaux étaient maigres, les bonnes armes coûtaient très cher; il leur fallait une petite provision, du grain pour leurs familles, un peu d'argent pour leurs reîtres, si peu que rien, pour leur honneur de princes; au besoin, ils se contenteraient de

titres, avec quelque chose de solide en plus, des étoffes, des pièces de soie. Ainsi qu'émandaient ces princes mongols et turcs, faméliques descendants du Loup bleu, de l'ange Gabriel, du Cerf pur et de la Biche immaculée, sollicitant du Saint Empereur de Chine quelques subsides, pour se battre à son compte et nourrir leurs nobles familles. Les Chinois les connaissaient de longue date, et savaient à quoi s'en tenir. Ces condottieri besogneux promettaient toujours, et ne tenaient guère; à les en croire, ils devaient arriver avec des armées formidables, des vingt, des trente mille hommes équipés de pied en cap; mais sitôt qu'ils tenaient une avance, on les voyait venir avec un millier de pillards qui rançonnaient et branscattaient le pays ami, mais, avec l'ennemi, se battaient le moins possible. Les Chinois exigeaient des garanties, serraient les cordons de la bourse, ne payaient le prince mongol ou ture que sur bonnes preuves de son pouvoir militaire; de sorte que ces pauvres gens se battaient entre eux pour prouver aux Chinois qu'ils étaient gens à se battre contre d'autres; sans compter que, malgré les meilleures intentions du monde, n'y eût-il pas de Chinois pour les employer, ils se seraient battus tout de même, ayant mille bonnes raisons pour se battre, et, à défaut de raisons, le point d'honneur de passer pour vaillant. On trouve, dans Sanang Setzène, cette phrase extraordinaire, que pendant le règne du Tchinghiz Khan, la Mongolie jouit d'une paix profonde; et chez les contemporains, chez Marc Pol, chez Joinville qui raconte par ouï-dire, la même impression: « il a donné la paix à ses peuples »¹. On juge, par là, de ce que pouvait être l'état des petites nations et des clans mongols

1. Joinville, éd. Société Hist. de France, p. 170: « Si établissement qu'il leur donna, ce fu pour tenir le peuple en paix... Mout d'autres bons établissements leur donna pour pais avoir. » *Paix* est pris aussi dans le sens médiéval de « constitution ».